

Nous aurions pu l'anticiper, nous aurions dû l'anticiper. Le 16 mars 2020, Emmanuel Macron, chef de l'état durant cette période, nous annonçait « *la pire crise sanitaire qu'ait connue la France depuis un siècle* ». Le virus du COVID-19 venait de traverser le continent. Après ses ravages en Chine, il s'attaquait à présent à l'Europe. Nous savions qu'il finirait par arriver mais notre naïveté nous poussait à croire que les frontières françaises pouvaient l'en dissuader. À l'annonce du confinement total, ce dimanche soir, l'angoisse s'est emparée de tout mon être. Je me souviens m'être effondrée sur le canapé. Je résidais avec mon copain de l'époque et je savais qu'un choix difficile s'imposait à moi. Mes parents habitaient Paris et moi Lyon. Ma famille de sang à Paris et ma famille de cœur à Lyon. Je n'ai pas dormi cette nuit-là dans l'attente d'une illumination, d'une voix céleste qui me dirait quoi faire. Mais rien ne vint. À huit heures je fis mon choix. Je retournerais chez mes parents. Ils insistaient et cette pensée que l'un d'eux se retrouve malade sans que je sois présente me donnait la chair de poule. C'est avec regret et chagrin que nous nous quittions, mon copain et moi, sans trop savoir de quoi serait fait le lendemain. Je vivais, sans m'en rendre compte, mon premier chagrin d'amour. Endolorie par ma séparation je montais dans le train sans prendre conscience de la folie qui m'entourait. Ce n'est qu'une fois arrivée à gare de Lyon que je pris conscience des choses. Les militaires rodaient nous sommant de nous rendre chez nous au plus vite sous quoi nous serions verbalisés. C'était une atmosphère violente, le vocabulaire guerrier qu'avait utilisé notre chef de l'Etat la veille prenait alors tout son sens. « *Nous sommes en guerre* ».

Les deux premières semaines chez mes parents ont été très douloureuses. La culpabilité d'avoir abandonné l'homme que j'aimais, seul, face à lui-même m'était insupportable. J'en voulais au monde. À la Chine de nous avoir menti, à l'OMS d'avoir minimiser l'ampleur du problème, à notre gouvernement qui, selon moi, n'avait fait que nous caresser dans le sens du poil durant les mois précédant la pandémie et enfin j'en voulais à ma famille qui, implicitement, m'avait poussé à faire le choix de rentrer. Je m'isolais un peu plus chaque jour. De nature conflictuelle, la relation que j'entretenais avec ma famille ne facilitait en rien l'acceptation de la situation. Les informations tournaient en boucle, le coronavirus touchait et tuait de plus en plus. Pour couronner tout cela, la distance, et les frustrations qu'elle engendre, prenait le pas sur ma relation amoureuse. Malgré tous les moyens de communication à notre disposition, nous n'arrivions plus à communiquer. Tout ce qui m'entourait, s'effondrait sans me laisser l'opportunité de reprendre le dessus.

Après deux semaines de confinement, l'annonce du prolongement par l'ancien premier ministre Edouard Philippe n'était pas surprenante. Les hôpitaux saturés tiraient la sonnette d'alarme, les personnels soignant s'insurgeaient du manque de moyens mis à leur disposition. Proche du chaos sanitaire il y avait toutefois un sentiment de solidarité générale qui planait sur nos balcons. Nous nous rapprochions par cette expérience commune, et ce malgré des distances de sécurité à respecter. À vingt heures pile, l'ensemble de la France applaudissait ceux qui, depuis plusieurs semaines déjà, affrontaient une réalité qu'aucun mot ne suffiraient pour la décrire. À vingt heures pile, là nous



prenions notre dose d'encouragement. Voir des milliers de français acclamer ses femmes et hommes combattants, admirer le travail de ces derniers et leur rendre hommage était réconfortant pour chacun de nous. Solitaire mais solidaire. C'était cela l'idée. Ce spectacle m'a permis de mettre à distance mes émotions, de mieux accepter celles-ci en gardant en tête que cela ne durerait pas. Il fallait penser à l'après, c'était le seul moyen de ne pas sombrer. Chacun avait sa place, les uns en réanimation et les autres chez eux. Chacun avait son rôle à jouer et quel qu'il soit, il sauverait des vies.

Petit à petit, un équilibre s'est créé dans notre petit appartement parisien. Malgré nos différents, nous arrivions à trouver des consensus. Les discussions s'apaisaient, les débats politiques étaient délaissés au profit de débats cinématographiques animant nos longues soirées. Nous apprenions peu à peu à nous redécouvrir les uns et les autres. Cette nouvelle facette de cette cohabitation nous permettait de nous échapper quelques heures. Nous prenions conscience que la situation durerait et que chacun de nous devait faire l'effort de supporter l'autre. Nous renouions des liens qui, peu de temps avant s'étaient brisés. Ce sont ces moments familiaux qui nous permettent d'avancer, de mieux nous comprendre et de nous accepter avec nos forces comme avec nos faiblesses. C'est donc paisible, que le 11 mai 2020, je retrouvais Lyon, ses ruelles et mon chez-moi.

